

## MARC BLOCH FUSILLÉ...

*Je romps enfin le silence, le douloureux silence que je garde depuis des semaines. Aucun doute ne subsiste plus dans mon esprit. Marc Bloch, extrait le 16 juin 1944, de la cellule où les Allemands l'avaient enfermé, au printemps, à Lyon, dans le sinistre Fort Montluc, a bien été fusillé avec 26 compagnons, 26 autres Français de bonne race, détenus comme lui par la Gestapo. Il a été fusillé dans un champ, au lieu dit « Les Rous-silles », sur le chemin de Trévoux à Saint-Didier-de-Formans, à quelque 25 kilomètres au nord de Lyon. 16 juin 1944 : c'était le temps où l'envahisseur sentait son départ proche, « vidait les prisons » et semait dans les campagnes, loin des villes, des cadavres de patriotes assassinés sans jugement et dont il s'acharnait à détruire l'identité...*

*L'heure n'est pas venue de dire ici, ni ce que furent ces derniers mois d'une vie si pleine de nobles travaux, si grosse de promesses escomptées par tous — ni ce que signifie, dans son ensemble, l'œuvre de ce grand savant, de ce haut esprit qui faisait tant d'honneur à cette Gelehrte Europa que, jadis, l'Allemagne respectait. Nous saurons rendre à Marc Bloch l'hommage qu'il mérite, mais qui ne libérera ni nos esprits, ni nos cœurs envers lui. J'utiliserai alors, pour faire plus digne de lui cette commémoration, la correspondance que nous n'avons cessé d'entretenir, lui et moi, pendant la guerre — aussi libre que nos humeurs l'exigeaient malgré les contraintes, aussi fréquente que les circonstances le permettaient. Je n'entends, pour l'instant, qu'enregistrer une perte, et quelle perte, s'il est vrai que, de tous nos grands morts de la Résistance, Bloch, peut-être, est le plus grand par l'esprit, le plus rayonnant par l'influence, l'un des plus forts aussi par l'énergie*

lucide. Cette perte française, je sais d'avance comme elle sera ressentie à l'étranger. Elle y fera naître les mêmes sentiments d'horreur qu'en France...

En 1939, malgré son âge (il allait avoir 58 ans quand il est mort), malgré ses hautes fonctions d'enseignement, malgré tant de raisons qu'il avait, lui, magnifique combattant de 1914, pour rester à l'écart d'une mobilisation qui ne lui imposait plus le strict devoir de partir — en 1939, très simplement, Marc Bloch avait repris l'uniforme. Attaché à un Q. G. d'armée, il s'était vu confier une lourde tâche : celle de diriger et d'assurer la distribution de l'essence dans une de nos grandes unités combattantes. Cette tâche, il la remplit jusqu'au bout, avec une autorité, une maîtrise et, quand il le fallut, un courage physique et moral exemplaires. Après quoi, réussissant à éviter la captivité, il rejoignit les siens dans le Centre. Ce fut pour connaître aussitôt l'amertume et la honte des persécutions qu'inaugura, sans haut le cœur, un régime qui eût déshonoré la France si un tel déshonneur eût dépendu de lui. Inscrit par ses collègues sur la liste des quelques membres de l'Enseignement Supérieur que les Allemands faisaient semblant, provisoirement, de ne point vouloir traiter exactement comme ils traitaient, d'emblée, tous ceux qu'ils excluaient d'un « aryanisme » que leurs excès, leurs cruautés sadiques, leurs abominables violations des droits les plus sacrés de la personne humaine, rendait aussi exécrationnable que possible — Bloch rejoignit d'abord, à Clermont-Ferrand, son ancienne Université de Strasbourg réfugiée dans la ville de Pascal. Il passa ensuite à Montpellier où, en dépit du mauvais accueil qui lui fut d'abord fait par un personnage à tout le moins timoré, il enseigna à la Faculté des Lettres jusqu'au jour où l'ennemi franchissant sa propre ligne de démarcation, Bloch reçut des autorités locales le conseil de partir sur l'heure : ce qu'il fit. Sur quoi, les gens de Vichy le révoquèrent ; et comme ils ne reculaient devant rien d'abject, ils l'incriminèrent « d'abandon de poste devant l'ennemi » ! On ne savait point que l'Allemagne, qu'ils servaient docilement, fut leur « ennemie ». Entre temps, les Allemands lui avaient volé, à Paris, toute sa bibliothèque, empaquetée soigneusement, mise en caisses, déménagée jusqu'au dernier

livre comme peu avant l'avait été, de son côté, la bibliothèque d'un de nos autres grands savants et amis, Henri Hauser. Et je ne fais pas de dénombrements...

Alors, Bloch quitta la légalité. A son âge, avec une santé qui n'était point parfaite, avec un aspect assez reconnaissable pour qu'il lui fût difficile de passer inaperçu — il se jeta bravement dans cette vie clandestine de la Résistance, dont il est impossible, à qui ne l'a connue, d'imaginer les dangers, les fatigues, les continues alertes, les satisfactions également. Notons qu'il aurait pu, au lendemain de l'armistice, gagner les Etats-Unis, comme bien d'autres. On le lui offrait. Il pouvait se dire que, libre, il servirait bien la cause de son pays. Il s'arrangea, cependant, pour que son départ fût impossible. Il lui répugnait de quitter sa famille, son pays. Dès lors, tout pouvait se prévoir, et nous fûmes plusieurs, parmi ses amis, à le prévoir, en effet, et à le lui dire, vainement. Chassé de Montpellier, il devint à Lyon l'une des têtes d'un mouvement qui, malgré de sauvages répressions, devait aller sans cesse s'élargissant ; et Bloch y travailla jusqu'au jour où il fut capturé dans un grand coup de filet par la Gestapo.

Envoyé au Fort Montluc, ce grand savant, connu et respecté bien ailleurs que dans sa patrie, cet homme qui honorait la science et l'humanité, subit tous les outrages, toutes les violences que des brutes sadiques et déchaînées infligeaient à froid aux patriotes. Bestialement frappé au visage, roué de coups, les poignets presque brisés, soumis au supplice du bain glacé, il faillit périr de broncho-pneumonie. A l'hôpital, on le guérit. Il fut remis en prison. Entre temps, sa femme, qui partageait vaillamment ses périls et ses espoirs, mourait subitement à Lyon. Un de ses beaux-frères était fusillé et sa belle-sœur déportée. Ses enfants avaient gagné l'Afrique à travers l'Espagne où se cachaient en France. Marc Bloch, dans sa cellule, restait calme, souriant et gai. Oui, gai. « Il nous encourageait, raconte un de ses compagnons de captivité, il nous ranimait, il nous parlait de la France et de son passé, il ne désespérait jamais... » Et cependant, il n'avait pas d'illusions sur le sort qui l'attendait. A Lyon, on se préoccupait de le sauver, on combinait des plans d'évasion... Trop tard. Le 16 juin 1944, quand

*on vint l'extraire de sa cellule pour l'emmener mourir, très loin, dans l'anonymat — il était prêt. Il n'est pas mort seulement en martyr d'une patrie dont il connaissait, mieux que personne, l'éternelle grandeur. Songeant à ses dernières lettres, à ses dernières conversations, à cette épuration continuelle de sa pensée et de ses sentiments, j'ai envie de dire, je dis qu'il est mort d'une mort sainte.*

*Il est mort. Et je n'arrive pas encore à réaliser pleinement tout ce qu'impliquent ces trois petits mots. Pour la Science, pour la France, pour les Annales aussi et pour moi-même. Depuis 25 ans, Bloch se tournait vers moi dès qu'une difficulté grave se dressait devant sa conscience d'homme ou de savant. De la même façon, je me tournais vers lui dès que je sentais le besoin de m'adosser à un homme, à un ferme jugement d'homme. Nous nous heurtions parfois, si proches l'un de l'autre et si différents. Nous nous jetions à la tête, réciproquement, notre « mauvais caractère » ; après quoi, nous nous retrouvions, plus unis que jamais dans la haine commune de la mauvaise histoire, des mauvais historiens — et des mauvais Français qui furent aussi de mauvais Européens. Je reste là, maintenant, comme un arbre que la foudre a dépouillé d'une moitié de ses branches. Tant pis : je dis le mot que lui-même eût dit si nos destins eussent été intervertis : plus que jamais les Annales continuent. Ces Annales auxquelles jusqu'à son dernier jour de liberté, Marc Bloch n'a pas cessé de penser et de travailler, déroband à son labeur harassant le temps d'écrire ces notes, ces dernières notes que je faisais passer, en dépit des censures, sous la signature de « M. Fougères »...*

*Les Annales continuent. Tant qu'elles dureront, quelque chose de Marc Bloch demeurera parmi nous, vivant, agissant, fécond.*

LUCIEN FEBVRE.